

L'amour dans *Le Banquet* de Platon

Frédéric Manzini

Remarque préliminaire : nous nous référons ici à la traduction de Luc Brisson (édition GF, première édition 1998, plusieurs mises à jour depuis) mais nous renvoyons au traditionnel découpage dit « Estienne » qui indique pour chaque passage un nombre suivi d'une lettre, soit de 172a à 223d pour ce qui concerne le Banquet.

Introduction : un *Banquet* de désir, d'amour et de philosophie

Le Banquet est un texte de Platon écrit aux environs de 380 avant J.-C., principalement constitué d'une suite de sept discours portant sur la nature et les vertus de l'amour. Le terme de grec ancien traduit par « banquet » est Συμπόσιον, qui a donné « symposium » en français. Si ce mot désigne désormais un congrès de spécialistes débattant autour d'un sujet, il correspondait à une véritable institution sociale de la Grèce antique : à la fin d'un repas (consommé sans boisson), certains convives se mettaient ensuite à boire et à discourir librement ensemble, en toute amitié, allongés sur des lits. C'est exactement le cas du *Banquet* qui commence comme un concours d'éloquence entre gens biens élevés, qui se prolonge dans un exposé philosophique et qui s'achève dans une beuverie presque généralisée, au milieu de laquelle la figure de Socrate se détache, non seulement parce qu'il est le seul à rester lucide pendant toute la nuit que dure le récit, mais parce que c'est lui qui finit par devenir le sujet de la discussion en lieu et place du dieu de l'amour, Éros. Certes, Socrate lui-même parle assez peu dans le *Banquet*, comme s'il s'en tenait en retrait : néanmoins, d'abord parce qu'il est celui qui

rapporte ce qui est sans conteste la plus belle et la plus profonde analyse de l'amour, ensuite parce qu'il est celui qui fait l'objet du dernier discours, le philosophe est bien la figure centrale autour de laquelle tourne l'ouvrage.

Qui est Platon ? Qui est Socrate, qui est Diotime et qui sont les différents invités du *Banquet* ?

Est-il vraiment utile de présenter Platon et Socrate ? Socrate (né vers 470 et mort en 399 avant J.-C.) est celui qui inaugure l'histoire de la philosophie, peut-être qui l'invente, sans doute qui l'incarne : inclassable, il interpellait ses concitoyens en prétendant ne rien savoir mais passait pour l'homme le plus sage d'Athènes parce qu'il excellait à pointer les incohérences des propos de ceux qui croyaient savoir alors qu'ils n'étaient même pas conscients de l'étendue de leur ignorance. Socrate n'ayant lui-même rien écrit, ses propos nous sont surtout connus par le récit qu'en a donné Platon (vers 428-vers 348) qui fut longtemps son élève. Il est d'ailleurs tout à fait possible que Platon ait modifié ou inventé de toutes pièces des répliques qu'il prête à telle ou telle personne dans ses écrits. C'est notamment le cas du *Banquet* car les spécialistes s'accordent à dire que l'authenticité des différents discours qui le composent est plutôt douteuse : à l'exception de celui d'Aristophane dont le style est assez proche des œuvres du dramaturge grec qui sont parvenues jusqu'à nous, et notamment des *Nuées*, les autres interventions ne contiennent rien qui permettent d'assurer qu'elles sont conformes à des propos réellement tenus. Peut-être même que la personne de Diotime, telle que Socrate la décrit et dont il rapporte les enseignements, est fictive car il n'existe aucune autre source qui fasse mention d'une certaine Diotime originaire de la ville de Mantinée. Il n'en demeure pas moins que Socrate déclare que c'est elle qui l'aurait « instruit des choses concernant l'amour », de même que ce serait elle qui aurait éloigné la peste d'Athènes en prescrivant des sacrifices [201d].

Qu'il renvoie à une réalité historique ou pas, le fait que Diotime soit un personnage féminin n'est certainement pas anodin, *a fortiori* dans un ouvrage qui a pour objet l'amour et qui discute notamment de l'importance de la pédérastie dans le contexte d'un banquet où, rappelons-le, les seules femmes admises sont d'ordinaire les courtisanes et les musiciennes

pour le divertissement qu'elles procurent. Comment alors expliquer que Platon confie le discours le plus important de son œuvre à Diotime, quand Socrate aurait fort bien pu faire l'affaire ? Parce qu'elle a la capacité de procréer, une femme en saurait-elle davantage sur l'amour qu'un homme ? L'engendrement serait-il tellement essentiel à Éros que le point de vue féminin serait le plus indiqué pour en parler ? C'est ce que laisse à penser le passage qui insiste sur la capacité d'enfantement dont le *Banquet* fait l'essence même de l'amour [206b-209e] : l'amour est une sorte de grossesse et tous les humains, quels qu'ils soient, portent cette volonté d'accoucher, sexuellement ou intellectuellement. Ainsi la conception « féminine » – ou, plus exactement, « maternelle » – du désir érotique triompherait dans le *Banquet*, ce qui ne serait pas sans lien avec la figure de sage-femme dont se sert Socrate pour se définir. Dans cet autre ouvrage de Platon qu'est le *Théétète* en effet, Socrate explique que sa capacité à interroger ses interlocuteurs, et à les pousser à exprimer au grand jour ce qu'ils pensent confusément à l'intérieur d'eux-mêmes, est analogue au talent de celles qui assistent les parturientes, à cette différence près qu'il n'aide pas les corps à accoucher de bébés, mais les âmes à produire des idées : c'est ce qui s'appelle la « maïeutique ».

Une telle interprétation laisse cependant à désirer, si l'on peut dire. Plutôt qu'une potentielle mère, on peut aussi et surtout voir en Diotime une figure de l'altérité radicale, dans cette assemblée constituée exclusivement d'Athéniens elle est une étrangère, et surtout elle est femme dans ce monde exclusivement masculin où les amours évoqués sont des amours homosexuels qui s'adressent systématiquement au même voire à l'identique, jusque dans le mythe d'Aristophane où l'on n'aime finalement que pour pouvoir revenir à soi et fusionner avec soi-même. Aussi la femme Diotime représente-t-elle l'autre définitivement autre, le radicalement différent, l'opposé et l'inconnu, le dissemblable et l'insaisissable, l'étrange, ce dont on manque, qu'on aime pour cette raison précise mais qui échappe toujours. N'est-ce pas l'une des principales leçons du *Banquet*, que l'on n'aime jamais que ce qu'on n'a pas ou que l'on n'est pas, autrement dit que l'amour n'est possible que comme désir d'autre ? Dans ces conditions, qui mieux qu'une femme pourrait enseigner, voire figurer, à l'ensemble de

cette bande d'hommes trop sûrs d'eux la véritable nature d'Éros ? Ouvert aux deux sexes et à tous les désirs, le *Banquet* semble mieux en capacité de cerner ce qui fait cette part manquante à tout mortel.

Il est en revanche acquis que les différents convives qui prennent part au banquet ont tous réellement existé. Tous n'y jouent pas un rôle aussi important mais ceux dont on restitue les paroles ont comme point commun d'appartenir à ce qu'on pourrait appeler l'*intelligentsia* athénienne. De fait, Pausanias et Éryximaque sont des médecins, Agathon et Aristophane des auteurs à succès, Alcibiade est un jeune politicien qui semble promis au plus brillant avenir, Phèdre est un jeune membre de l'aristocratie dorée. Socrate dénote au milieu d'une assemblée composée de notables de la bonne société aisée, accessoirement marquée par une certaine endogamie dans la mesure où elle est composée de plusieurs couples, avérés ou supposés : Pausanias et Agathon, Aristodème et Socrate voire Socrate et Alcibiade. Tout amis qu'ils soient, le contraste n'en est que plus frappant dans la succession des discours qui ponctuent la soirée, entre le caractère relativement convenu des cinq premières interventions et l'étonnante leçon que délivre Socrate par l'intermédiaire de Diotime – ou plutôt l'inverse – qui tranche autant par le ton que par le contenu avec ce que pouvaient dire les autres.

L'originalité du *Banquet* et Socrate comme nouvel Éros

À plusieurs égards, le *Banquet* ne ressemble pas aux autres écrits de Platon. Non par son contenu, à savoir l'amour, qui le rapproche d'un autre écrit de Platon qu'est le *Phèdre* – du nom du même Phèdre qui est également l'un des convives du *Banquet* – mais à la manière dont il traite cette notion, à savoir non directement mais par l'intermédiaire d'un dieu : ce n'est pas purement et simplement d'éros dont il est question mais explicitement du dieu Éros. En effet, même si le caractère authentiquement divin d'Éros est contesté par certains convives, il n'en demeure pas moins que c'est un cas unique dans l'œuvre de Platon de faire incarner une notion par une divinité. Ce traitement a un sens : faut-il y voir une manière de constater que l'amour serait souvent sacralisé par les humains ? Et si c'est effectivement le cas, éros mérite-t-il vraiment d'être considéré comme un dieu ? On peut en douter si l'on observe le soin tout particulier que Socrate met à montrer que l'amour ne serait qu'un démon, certes capable de conduire

les hommes vers quelque chose de divin, mais sans être lui-même divin. À l'inverse, l'amour aurait-il besoin d'être incarné dans un individu en particulier, en chair et en os, pour être bien saisi, comme peut le laisser penser l'intervention finale d'Alcibiade qui, en lieu et place d'Éros, fera l'apologie de Socrate ? Risquerait-on, sinon, de se perdre en spéculations abstraites, comme le font peut-être les premiers discoureurs ? Ces questions, qui sont indirectement présentes sans être explicitement formulées dans le *Banquet*, lequel se présente plus comme un récit littéraire que comme un traité de philosophie, contribuent largement au charme singulier de l'œuvre.

C'est cependant par sa composition, plus que par son contenu, que le *Banquet* est original. À la différence de la plupart des autres ouvrages de Platon en effet, il ne se présente pas comme un « dialogue » entre Socrate et un adversaire, sophiste ou non, que le premier chercherait à réfuter pour le conduire ensuite sur le chemin de la vérité grâce à son art de la maïeutique. Ici, les parties dialoguées étant limitées à de simples intermèdes entre les différents discours, il s'agit d'une conversation amicale pour élire qui parle le mieux de l'amour, c'est-à-dire qui en fait le plus bel éloge. La conséquence est que le *Banquet* apparaît plus vivant et moins formel que certains autres ouvrages de Platon qui s'apparentent parfois à des exercices formatés qui voient un habile Socrate retourner des interlocuteurs peu aguerris à la pratique de la discussion philosophique.

Plus étonnant encore, il faut reconnaître que Socrate n'a lui-même pas grand-chose à dire en son nom propre dans le *Banquet*. L'essentiel de sa prise de parole est consacré à rapporter l'enseignement que lui-même a reçu de Diotime et qu'il ne fait que transmettre comme un simple rapporteur. Non pas que Socrate joue un rôle secondaire dans l'ouvrage, bien au contraire : mais ici, il ne brille pas tant par ses idées ou par son argumentation personnelle que par sa figure même et l'aura qui l'accompagne, comme cela ressort du discours d'Alcibiade qui lui est entièrement consacré. C'est bien lui, par ce qu'il est et qu'on sait de lui, qui semble le mieux représenter l'amour réel par son improbable capacité à susciter le désir, renversant la logique qui voudrait qu'il soit celui qui aime plutôt que celui qui est aimé. Pour toutes ces raisons, on pourrait presque en déduire que Socrate, le

philosophe par excellence, semble incarner l'amour, peut-être plus et mieux qu'Éros. Comment est-ce possible ? La fin de l'œuvre nous invite peut-être à une autre lecture, comme nous le verrons en conclusion.

Le dieu Éros et les mythes

Quand le *Banquet* évoque l'amour, il n'en parle pas comme d'une idée abstraite et générale, comme d'une notion philosophique, mais comme un dieu, Éros. C'est lui qui «incarne» l'amour, le personnifie, le représente. Mais cette façon de penser l'amour est bien plus qu'un procédé littéraire : elle témoigne plus généralement d'un univers mental, d'une manière de se représenter le monde, autrement dit d'une *Weltanschauung* très caractéristique des Grecs anciens où l'univers est animé par des forces supérieures aux humains, mais investis de pouvoirs et d'une psychologie assez semblable à celle des hommes. Il ne faut pas se figurer ces dieux grecs de la même manière que «Dieu» est appréhendé dans les monothéismes modernes, à savoir comme un souverain tout-puissant ayant seul créé *ex nihilo* puis ayant déposé Sa parole dans un ou des livre(s) sacré(s) faisant l'objet d'une croyance et d'une interprétation rigoureuse. Les dieux grecs ne sont pas des dieux en ce sens-là, ce sont des dieux de la mythologie, qui font comprendre les rapports entre les hommes autrement que ne le font les notions pures ou les personnages de fiction. Leur fonction consiste à personnifier des valeurs éternelles, des vices et des vertus qui agite l'âme des hommes ou des aspects variés de leur expérience, à tel point que la personne divine apparaît moins importante que ce qu'elle symbolise. D'ailleurs, ni le discours d'Aristophane ni celui de Socrate n'éprouve le besoin de le personnifier dans le dieu Éros pour parler de l'amour. Certes, ils font référence à la mythologie pour figurer leurs propos ; mais précisément, alors que Phèdre invoque la mythologie « officielle » d'Hésiode et des écrits d'Homère, qui est celle qui sert de référence à tous les Grecs, la mythologie qui est mobilisée par Aristophane et Aristote semble inventée de toutes pièces. On voit bien que le recours aux mythes est un moyen pour eux de mieux exprimer leurs idées, indépendamment de toute dimension de superstition et de religiosité à proprement parler.

Les amours grecs

La langue grecque a recours à différents termes qui recouvrent ce que nous appelons amour en français :

- « Éros » désigne l'amour entre amants qui peut aller jusqu'à la passion, ainsi que le désir charnel. Tandis que le terme français a une résonance plus douce, l'éros grec s'entend au sens de l'enthousiasme amoureux. C'est de lui dont il est question dans le *Banquet* ;
- « Agapè » : c'est l'amour désintéressé et altruiste, spirituel, qui deviendra l'amour-charité dans le contexte chrétien ;
- « Philia » est un terme plus vague qui désigne plutôt l'amitié, le lien politique, la solidarité ou la camaraderie ;
- « Storgè », enfin, concerne l'affection familiale, la bienveillance qui unit les membres d'une famille et pousse à prendre soin les uns des autres.

Mais il y a également une façon d'aimer typique de la Grèce ancienne dont il est plusieurs fois question dans le *Banquet* et qu'on pourrait avoir trop vite fait de mal comprendre : la *paiderastia* ou pédérastie. Ce terme désigne une véritable institution à Athènes, un mode d'éducation traditionnel qui unissait un homme expérimenté à un adolescent et qu'il ne faut pas réduire à sa seule dimension d'homosexualité puisqu'elle consistait surtout à initier l'apprenti à ses futures responsabilités de guerrier et de citoyen. L'éraсте (l'amant, l'actif, le plus âgé, un homme mûr souvent marié et père de famille) transmettait à l'éromène (l'aimé, le passif, le plus jeune et plus beau, autrement dit l'éphèbe) les valeurs grecques à travers une éducation morale et physique et c'est au sein de cet apprentissage que la formation aux relations sexuelles s'inscrit. Dans le *Banquet* en l'occurrence, Agathon et Pausanias forment officiellement un couple de cet ordre.

Attention ! Même si le mot de pédérastie signifie littéralement « amour des enfants », il n'a rien à voir avec les sordides affaires de pédophilie dont l'actualité nous abreuve parfois. Pour éviter de plaquer sur cet usage nos propres normes culturelles de manière anachronique et ethnocentriste, il faut le replacer dans le contexte d'une société phallocratique où les femmes étaient pour l'essentiel cantonnées aux activités domestiques, peu éduquées

et presque toujours considérées comme de viles ménagères dépourvues de toute culture et de toute intelligence, autrement dit des êtres inférieurs qui intéressent surtout par la capacité de procréation qu'elles offrent. La bisexualité des hommes était, de son côté, une coutume largement admise et qui paraissait normale à l'ensemble de la société, pour qui la forme masculine apparaissait comme la forme supérieure des relations amoureuses. Dans ces conditions, le fait que dans *Le Banquet* ce soit une femme qui délivre sur l'amour le discours le plus profond et le plus pénétrant n'en est que plus intrigant.

Structure générale du *Banquet*

Le plan suivi par le *Banquet* est clair, mais son mouvement n'est pas évident à interpréter : après un bref exposé des circonstances du récit, cinq convives livrent successivement leur vision élogieuse d'Éros, puis Socrate prend la parole et rapporte les propos d'une prêtresse du nom de Diotime qu'il a connu il y a une vingtaine d'années, avant qu'Alcibiade, qui s'est invité, se livre à son tour à un éloge très personnel de Socrate en tant qu'individu.

Circonstances et début du récit [172a-178a]

Le *Banquet* mêle plusieurs niveaux d'énonciation. C'est un récit de récit, celui rapporté d'une longue et mémorable nuit de fête qui s'est déroulée une quinzaine d'années plus tôt. Un disciple de Socrate nommé Apollodore répond à la demande d'autres disciples de leur raconter les propos sur l'amour échangés à un banquet présidé par le jeune tragédien Agathon qui, avec son premier ouvrage, vient de triompher dans un concours de pièces de théâtre. La scène est supposée s'être déroulée en 416 avant J.-C., ce qui permet d'établir que Socrate avait une cinquantaine d'années à l'époque des faits (et Alcibiade une trentaine, soit à peu près comme Agathon). Apollodore, qui n'a pas pris directement part au banquet tient ce qu'il va leur dire de la bouche de l'un des convives, Aristodème, dont le discours n'est pas rendu – où l'on peut voir soit un signe d'humilité de sa part, soit l'indication que Platon le tenait pour insignifiant.